



Compte rendu - Lerner, Robert E. 'Ernst Kantorowicz, a Life'

Jérôme Sgard

► To cite this version:

| Jérôme Sgard. Compte rendu - Lerner, Robert E. 'Ernst Kantorowicz, a Life'. 2018. hal-03594292

HAL Id: hal-03594292

<https://sciencespo.hal.science/hal-03594292>

Preprint submitted on 2 Mar 2022

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Lerner, Robert E. 2017. *Ernst Kantorowicz, a Life*. Princeton: Princeton University Press. 400 pages.

Ernst Kantorowicz est connu avant tout pour un livre monumental, *Les Deux Corps du Roi* (1958), dans lequel il explique comment, à la fin du Moyen-Age, les monarchies européennes se sont fondées symboliquement sur une théorie duale de la personne royale : à la fois corps mystique, donc permanent, à caractère divin, et corps naturel, particulier, exposé à la maladie et à la mort. En particulier, il montre comment cette représentation a ses origines dans la théologie chrétienne (la nature divine et humaine du Christ), et comment celle-ci a été progressivement laïcisée dans une théorie juridique de la monarchie, qui fonde en fait la théorie de l'Etat moderne, lui aussi perpétuel et impersonnel.

L'influence incontestable de cette thèse, tout comme l'image de Kantorowicz lui-même, sont restées toutefois dans l'ombre diffuse d'une jeunesse sulfureuse dans l'extrême droite allemande des années 1920. Son premier livre, une biographie de l'Empereur Frédéric II Hohenstaufen (1194-1250) avait été perçu dès 1928 comme un manifeste nationaliste à la gloire d'un grand héros germanique. Que ce livre ait été lu et admiré par Hitler, Goebbels et Mussolini n'a évidemment rien arrangé : depuis, le soupçon de cryptonazisme pèse sur Kantorowicz et sur son œuvre.

La belle biographie que Robert Lerner vient de publier ne mettra peut-être pas un terme à la polémique, mais elle devrait lui mettre des bornes. Le travail d'archives, l'exploration d'une masse de correspondances inédites et de nombreux entretiens nous apprennent tout ou presque sur la vie de Kantorowicz, ses amitiés, ses combats et ses humeurs.¹

Kantorowicz, donc, est né en 1895 dans une famille juive assimilée de Posnan, une ville qui deviendra polonaise en 1919 après quelques combats auxquels ce jeune bourgeois de bonne éducation a participé. Il est vrai qu'il avait fait toute la guerre depuis août 1914 sous l'uniforme, notamment en Argonne, et qu'il reprendra les armes contre la République des Conseils, à Munich en mars 1919. Il l'a dit et écrit: il a tué lui-même des communistes (en plus des Français). Peu après ces événements, il s'inscrit à l'Université d'Heidelberg, en Economie et en Finance, a priori pour se préparer à reprendre l'entreprise familiale. Mais il s'ennuie ferme, en particulier dans les cours d'Alfred Weber, frère cadet de Max, connu localement sous le surnom de Minimax. D'ailleurs le premier travail de recherche de Kantorowicz, qui lui vaut le titre de Docteur, est sèchement condamné par son biographe – apparemment, c'était du niveau d'un mauvais mémoire de maîtrise.

Le vrai tournant intervient peu après. En 1920 il devient un proche du grand poète symboliste Stefan George, adulé depuis le début du siècle par une grande partie de la jeunesse étudiante (dont Walter Benjamin). Autour de lui s'est formé un cercle de jeunes hommes (principalement), qui voient dans le Maître le prophète d'une Allemagne

¹ On pourra toutefois lire ou relire, dans la foulée, le petit livre plus aventureux d'Alain Bourreau, qui repose sur des sources moins nombreuses mais qui peut trouver ici un certain nombre de confirmations (*Histoires d'un historien, Kantorowicz*, Gallimard, 1990).

régénérée, conduite par une élite spirituelle, héroïque, en rupture avec le matérialisme de la vie bourgeoise, la République de Weimar et bien sur le Traité de Versailles. On est donc ici dans un des multiples courants de l'extrême-droite allemande d'après 1918, proches par exemple de Ernst Jünger ou de Ernst von Salomon, et très éloigné à cette époque de ce monde de nervis et de semi-délinquants dont seront issus les nazis.

Très vite Kantorowicz devient un membre éminent du Cercle de George où, avec bien d'autres, il fait l'expérience évidente d'une domination charismatique, au sens fort que Max Weber donne à ce terme. Il se définit lui-même comme le valet de chambre du Maître, il change le graphisme de son écriture pour suivre ses consignes et il déclare qu'il ne se passe d'heure sans qu'il pense à lui. La connotation sexuelle est transparente et, de fait, les relations homosexuelles étaient très présentes dans le Cercle. Kantorowicz lui-même, nous dit Lerner, a été toute sa vie un bisexuel assumé et très entreprenant, toujours attentif à l'effet de sa présence physique sur son entourage.

Si les années de jeunesse sont, comme souvent, le cœur de la biographie, le second grand thème du livre est la rupture lente mais radicale avec cette jeunesse, et en particulier avec le nationalisme brûlant des années de Heidelberg. Lerner est toutefois très prudent ici : il expose les faits beaucoup plus qu'il n'avance sur le terrain de l'interprétation et de l'empathie. Il suggère cependant trois clés de ce long *estrangement*.

D'abord il y a la parution de *Frédéric II*, qui est à la fois un très grand succès public (d'où Goebbels, Hitler, etc.) et une sorte de scandale académique : pas de notes en bas de page, pas de référence bibliographique, un style brillant mais bien trop marqué par l'interprétation, l'allégorie et « l'imagination créatrice » (en français dans le texte). Bref, c'est un tour de force, mais ce n'est pas bon pour la carrière. Il faudra attendre l'invitation de l'Université de Francfort, de création récente, pour que Kantorowicz obtienne en 1930 un poste de Professeur, sans passer par l'Habilitation et avec quelques appuis à Berlin. Reste aussi ce véritable aveu : il passe trois ans à rédiger un « Supplément » à *Frédéric II*, en fait un second livre, qui inaugure le style massivement érudit qui marquera toute la suite de sa carrière. Il y a donc ici une rupture qui semble signaler un déplacement de l'allégeance du Maître à l'Université, qu'il concevra comme une sorte de sacerdoce. Il le rappellera plus tard : les prêtres, les juges et les professeurs sont les seuls à porter encore la toge.

Mais la fin des années Heidelberg c'est aussi 1933, avec l'arrivée au pouvoir des nazis, que rejoignent bien des membres du Cercle de George, lequel meurt en novembre. Ici, Lerner est très net. Dès 1930/31, Kantorowicz exprime clairement son inquiétude devant l'évolution du pays. En 1933, sous la pression des étudiants nazis, il demande une mise en congé (avec salaire) dans une lettre aux autorités universitaires où il souligne, sans grande gloire, son passé d'ancien combattant et son engagement nationaliste. Il faudra attendre la fin de l'année pour qu'il prenne ses distances, dans une leçon publique où la tonalité critique et le judaïsme sont assumés sans ambiguïté. Il reste néanmoins à Francfort et voyage sans difficulté jusqu'en 1938, année où il part pour l'Angleterre avant de rejoindre rapidement Berkeley, puis Princeton en 1951 : l'exil américain lui sera bien plus facile que pour la majorité des réfugiés européens.

Après le Cercle de George et le nazisme, la dernière rupture avec le passé, c'est donc l'Allemagne. Un premier séjour à Oxford en 1934 (où il rencontre Marc Bloch), mais surtout la guerre, la Shoah et la mort de sa mère, à Theresienstadt, achèvent de rompre le lien charnel avec l'ancienne patrie : « pour ce qui est de l'Allemagne, ils peuvent mettre tout le pays sous une tente et ouvrir le gaz » (284).

Bien sûr, vu depuis Princeton, il est impossible de savoir ce que conservait de sa jeunesse cet homme tôt vieilli, qui ne s'aime plus, et qui nous est présenté comme à la fois acariâtre, misogyne et alcoolique. La fidélité spirituelle à Stefan Georg ne fait pas moins de doute que le rejet de *Frédéric II*, dont il refusera pendant plusieurs années la réédition en langue allemande. Ce qui reste sans doute, et dont témoigne les *Deux Corps du Roi* (1958), c'est la question du charisme dans un monde rationalisé et routinisé, ce monde sans dieu où la permanence des institutions n'est plus un mystère. Alors qu'une lecture commune de ce livre s'attache toujours à la seule dimension mystique de cette dualité corporelle, c'est donc la transition vers l'Etat et la politique modernes qui en sont le vrai enjeu, parallèle peut-être à l'expérience propre de Kantorowicz, sur la longue route qui de Munich et Heidelberg l'a conduit à Berkeley et Princeton, ces temples du libéralisme américain.

Jérôme Sgard